

Gilles Deleuze, Félix Guattari
« 1440 - Le lisse et le strié »
dans *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2, 1980*

L'espace lisse et l'espace strié, - l'espace nomade et l'espace sédentaire, - l'espace où se développe la machine de guerre et l'espace institué par l'appareil d'État, - ne sont pas de même nature. Mais tantôt nous pouvons marquer une opposition simple entre les deux sortes d'espaces. Tantôt nous devons indiquer une différence beaucoup plus complexe, qui fait que les termes successifs des oppositions considérées ne coïncident pas tout à fait. Tantôt encore nous devons rappeler que les deux espaces n'existent en fait que par leurs mélanges l'un avec l'autre : l'espace lisse ne cesse pas d'être traduit, transversé dans un espace strié ; l'espace strié est constamment reversé, rendu à un espace lisse. Dans un cas, on organise même le désert ; dans l'autre cas, c'est le désert qui gagne et qui croît ; et les deux à la fois. Or les mélanges de fait n'empêchent pas la distinction de droit, la distinction abstraite entre les deux espaces. C'est même pour-quoi l'un et l'autre ne communiquent pas entre eux de la même façon : c'est la distinction de droit qui détermine les formes de tel ou tel mélange de fait, et du sens de ce mélange (est-ce un espace lisse qui est capturé, enveloppé par un espace strié, est-ce un espace strié qui se dissout dans un espace lisse, qui laisse se développer un espace lisse ?). Il y a donc un ensemble de questions simultanées : les oppositions simples entre les deux espaces ; les différences complexes ; les mélanges de fait, et passages de l'un à l'autre ; les raisons du mélange qui ne sont pas du tout symétriques, et qui font que l'on passe tantôt du lisse au strié, tantôt du strié au lisse, par des mouvements tout à fait différents. Il faut donc envisager un certain nombre de modèles, qui seraient comme des aspects variables des deux espaces et de leurs rapports.

Modèle technologique. - Un tissu présente en principe un certain nombre de caractères qui permettent de le définir comme espace strié. D'abord, il est constitué par deux sortes d'éléments parallèles : au plus simple, les uns sont verticaux, les autres horizontaux, et tous deux s'entrecroisent, se croisent perpendiculairement. En second lieu, les deux sortes d'éléments n'ont pas la même fonction ; les uns sont fixes, et les autres mobiles, passant dessus et dessous les fixes. Leroi-Gourhan a analysé cette figure des « solides souples », dans le cas de la vannerie non moins que du tissage : les montants et les brins, la chaîne et la trame !. En troisième lieu, un tel espace strié est nécessairement délimité, fermé sur un côté au moins : le tissu peut être infini en longueur, mais non sur sa largeur définie par le cadre de la chaîne ; la nécessité d'un aller-retour implique un espace fermé (et les figures circulaires ou cylindriques sont elles-mêmes fermées). Enfin, un tel espace semble bien présenter nécessairement un envers et un endroit ; même quand les fils de la chaîne et ceux de la trame ont exactement la même nature, le même nombre et la même densité, le tissage reconstitue un envers en reportant d'un seul côté les fils noués. N'est-ce pas en fonction de tous ces caractères que Platon peut prendre le modèle du tissage comme paradigme de la « science royale », c'est-à-dire de l'art de gouverner les hommes ou d'exercer l'appareil d'État ?

Mais, parmi les produits des solides souples, il y a le feutre qui procède tout autrement, comme un anti-tissu. Il n'implique aucun dégagement des fils, aucun entrecroisement, mais seulement un enchevêtrement des fibres, obtenu par foulage (par exemple en roulant alternativement le bloc de fibres en avant et en arrière). Ce sont les micro-écailles des fibres qui s'enchevêtrent. Un tel ensemble d'intrication n'est nullement homogène : il est pourtant lisse, et s'oppose point par point à l'espace du tissu (il est infini en droit, ouvert ou illimité dans toutes les directions ; il n'a ni envers ni endroit, ni centre ; il n'assigne pas des fixes et des mobiles, mais distribue plutôt une variation continue). Or même les technologues qui émettent les plus

grands doutes sur le pouvoir d'innovation des nomades leur font au moins l'hommage du feutre : splendide isolant, géniale invention, matière de la tente, du vêtement, de l'armure chez les Turco-Mongols. Et sans doute les nomades d'Afrique et du Maghreb traitent plutôt la laine comme tissu. Mais quitte à déplacer l'opposition, ne trouvera-t-on pas deux conceptions et même deux pratiques très différentes du tissage, qui se distinguent un peu comme le tissu lui-même et le feutre ? Car, chez le sédentaire, le tissu-vêtement et le tissu-tapisserie tendent à annexer tantôt le corps, tantôt l'espace extérieur, à la maison immobile : le tissu intègre le corps et le dehors à un espace clos. Tandis que le nomade en tissant indexe le vêtement et la maison même sur l'espace du dehors, sur l'espace lisse ouvert où le corps se meut.

Il y a beaucoup d'embrassements, de mélanges du feutre et du tissu. Ne peut-on pas encore faire glisser l'opposition ? Par exemple, les aiguilles tricotent un espace strié, et l'une des aiguilles joue le rôle de chaîne, et l'autre le rôle de trame, bien que ce soit tour à tour. Tandis que le crochet trace un espace ouvert en toutes directions, prolongeable dans tous les sens, bien que cet espace ait encore un centre. Mais plus significative serait la distinction de la broderie, avec son thème ou motif central, et du patchwork, avec son bout-à-bout, ses ajouts de tissu successifs infinis. Certes, la broderie peut être extraordinairement complexe, dans ses variables et ses constantes, ses fixes et ses mobiles. Le patchwork de son côté peut présenter des équivalents de thèmes, de symétries, de résonance qui le rapprochent de la broderie. Reste que l'espace n'y est pas du tout constitué de la même manière : il n'y a pas de centre ; un motif de base (black) y est composé d'un élément unique ; le retour de cet élément libère des valeurs uniquement rythmiques, qui se distinguent des harmonies de la broderie (notamment dans le *crasy patchwork* qui ajuste des morceaux de taille, de forme et de couleur variables, et qui joue de la texture des tissus). « Elle y travaillait depuis quinze ans, l'emportant partout avec elle dans un informe sac de brocart, qui contenait toute une collection de bouts d'étoffe de couleur, de toutes les formes possibles. Elle ne pouvait jamais se décider à les disposer d'après un modèle définitif, c'est pourquoi elle les déplaçait, les remplaçait, réfléchissait, les déplaçait et les remplaçait de nouveau comme les pièces d'un jeu de patience jamais terminé, sans avoir recours aux ciseaux, lissant de ses doigts mous... » C'est une collection amorphe de morceaux juxtaposés, dont le raccordement peut se faire d'une infinité de manières : nous verrons que le patchwork est littéralement un espace riemanien, ou plutôt l'inverse. D'où la constitution de groupes de travail très particuliers dans la fabrication même du patchwork (l'importance de la quilting party en Amérique, et son rôle du point de vue d'une collectivité féminine). L'espace lisse du patchwork montre assez que « lisse » ne veut pas dire homogène, au contraire : c'est un espace amorphe, informel, et qui préfigure l'op'art.

Une histoire particulièrement intéressante à cet égard serait celle du Quilt. On appelle quilt la réunion de deux épaisseurs de tissus piquées ensemble entre lesquelles on introduit souvent un rembourrage. D'où la possibilité qu'il n'y ait ni endroit ni envers. Or, si l'on suit l'histoire du quilt sur une courte séquence de migration (les colons qui quittent l'Europe pour le nouveau monde), on voit que l'on passe d'une formule où domine la broderie (quilts dits « ordinaires ») à une formule patchwork (« quilts en application » et surtout « quilts à pièces rapportées »). Car, si les premiers colons du XVII^e siècle emportent leurs quilts ordinaires, espaces brodés et striés d'une extrême beauté, ils développent de plus en plus une technique en patchwork, à la fin du XVII^e, d'abord en raison de la pénurie textile (restes de tissus, morceaux récupérés de vêtements usagés, utilisation des résidus recueillis dans le « sac à chutes »), ensuite en raison du succès des cotonnades indiennes. C'est comme si un espace lisse se dégageait, sortait d'un espace strié, non sans corrélation des deux, reprise de l'un par l'autre, cheminement de l'autre à travers l'un, et pourtant différence complexe qui se poursuit. Conformément à la migration, à son degré d'affinité avec le nomadisme le patchwork prendra non seulement des

noms de trajets, mais « représentera » des trajets, sera inséparable de la vitesse ou du mouvement dans un espace ouvert¹. [...]

Modèle maritime. - Bien sûr, dans l'espace strié comme dans l'espace lisse, il y a des points, des lignes et des surfaces (des volumes aussi, mais nous laissons de côté pour le moment cette question). Or dans l'espace strié, les lignes, les trajets, ont tendance à être subordonnés aux points : on va d'un point à un autre. Dans le lisse, c'est l'inverse : les points sont subordonnés au trajet. C'était déjà le vecteur vêtement-tente-espace du dehors, chez les nomades. C'est la subordination de l'habitat au parcours, la conformation de l'espace du dedans à l'espace du dehors : la tente, l'igloo, le bateau. Dans le lisse comme dans le strié, il y a des arrêts et des trajets ; mais, dans l'espace lisse, c'est le trajet qui entraîne l'arrêt, là encore c'est l'intervalle qui prend tout, c'est l'intervalle qui est substance (d'où les valeurs rythmiques).

Dans l'espace lisse, la ligne est donc un vecteur, une direction et non pas une dimension ou une détermination métrique. C'est un espace construit par opérations locales avec changements de direction. Ces changements de direction peuvent être dus à la nature même du parcours, comme chez les nomades d'archipel (cas d'un espace lisse « dirigé ») ; mais ils peuvent encore plus être dus à la variabilité du but ou du point à atteindre, comme chez les nomades du désert qui vont vers une végétation locale et temporaire (espace lisse « non dirigé »). Mais dirigé ou non, et surtout dans le second cas, l'espace lisse est directionnel, non pas dimensionnel ou métrique. L'espace lisse est occupé par des événements ou heccétés, beaucoup plus que par des choses formées et perçues. C'est un espace d'affects, plus que de propriétés. C'est une perception haptique, plutôt qu'optique. Alors que dans le strié les formes organisent une matière, dans le lisse des matériaux signalent des forces ou leur servent de symptômes. C'est un espace intensif, plutôt qu'extensif, de distances et non pas de mesures. Spatium intense au lieu d'Extensio. Corps sans organes, au lieu d'organisme et d'organisation. La perception y est faite de symptômes et d'évaluations, plutôt que de mesures et de propriétés. C'est pourquoi ce qui occupe l'espace lisse, ce sont les intensités, les vents et les bruits, les forces et les qualités tactiles et sonores, comme dans le désert, la steppe ou les glaces⁶. Craquement de la glace et chant des sables. Ce qui couvre au contraire l'espace strié, c'est le ciel comme mesure et les qualités visuelles mesurables qui en découlent.

C'est ici que se poserait le problème très spécial de la mer. Car la mer est l'espace lisse par excellence, et pourtant celui qui s'est trouvé le plus tôt confronté aux exigences d'un striage de plus en plus strict. Le problème ne se pose pas à la proximité de la terre. Au contraire, c'est dans la navigation hauturière que s'est fait le striage des mers. L'espace maritime s'est strié en fonction de deux acquisitions, astronomique et géographique : le point, que l'on obtient par un ensemble de calculs à partir d'une observation exacte des astres et du soleil ; la carte, qui entrecroise les méridiens et les parallèles, les longitudes et les latitudes, quadrillant ainsi les régions connues ou inconnues (comme un tableau de Mendeleiev). Faut-il, selon la thèse portugaise, assigner une date-charnière vers 1440, qui aurait marqué un premier striage décisif et aurait rendu possibles les grandes découvertes ? Nous suivons plutôt Pierre Chaunu lorsqu'il invoque une longue durée, où le lisse et le strié s'affrontent sur mer, et où le striage s'établit progressivement. Car, avant le repérage très tardif des longitudes, il y a toute une navigation nomade empirique et complexe qui fait intervenir les vents, les bruits, les couleurs et les sons de la mer ; puis une navigation directionnelle, pré-astronomique et déjà astronomique, qui

¹ Sur cette histoire du quilt et du patchwork dans l'immigration américaine, cf. Jonathan Holstein, *Quilts*, Musée des arts décoratifs 1972 (avec reproductions et bibliographie). Holstein ne prétend pas que le quilt soit la source principale de l'art américain, mais remarque à quel point il a pu inspirer ou relancer certaines tendances de la peinture américaine : d'une part avec le « blanc sur blanc » des quilts ordinaires, d'autre part avec les compositions-patchwork (« on y retrouve des effets op, des images en série, l'emploi des champs colorés, une compréhension réelle de l'espace négatif, la manière de l'abstraction formelle, etc. », p. 12).

procède avec une géométrie opératoire, n'opère encore que par latitude, sans possibilité de « faire le point », ne dispose que de portulans et non de véritables cartes, sans « généralisation traductible » ; et les progrès de cette navigation astronomique primitive, dans les conditions spéciales en latitude de l'océan Indien, puis dans les circuits elliptiques de l'Atlantique (espaces droits et courbes⁸). C'est comme si la mer avait été, non seulement l'archétype de tous les espaces lisses, mais le premier de ces espaces à subir un striage qui le gagnait progressivement, et le quadrillait ici ou là, et d'un côté, puis de l'autre. Les cités commerçantes ont participé à ce striage, ont souvent innové, mais seuls des États pouvaient le mener à bien, l'élever au niveau global d'une « politique de la science ». Un dimensionnel s'est instauré de plus en plus, qui se subordonnait le directionnel ou se superposait à lui.

C'est sans doute par là que la mer, archétype de l'espace lisse, a été aussi l'archétype de tous les striages de l'espace lisse : striage du désert, striage de l'air, striage de la stratosphère (qui fait que Virilio peut parler d'un « littoral vertical » comme changement de direction). C'est d'abord sur la mer que l'espace lisse a été dompté, et qu'on a trouvé un modèle d'aménagement, d'imposition du strié, qui servira ailleurs. Ce qui ne contredit pas l'autre hypothèse de Virilio : à l'issue de son striage, la mer redonne une sorte d'espace lisse, occupé par le *fleet in being*, puis par le mouvement perpétuel du sous-marin stratégique, débordant tout quadrillage, inventant un néo-nomadisme au service d'une machine de guerre encore plus inquiétante que les États qui la reconstituent à la limite de leurs striages. La mer, puis l'air et la stratosphère se retrouvent espaces lisses, mais pour mieux contrôler la terre striée, dans le plus étrange des renversements¹⁰. Le lisse dispose toujours d'une puissance de déterritorialisation supérieure au strié. Quand on s'intéresse aux nouveaux métiers et même aux nouvelles classes, comment ne pas s'interroger sur ces techniciens militaires qui surveillent jour et nuit des écrans, qui habitent ou habiteront à longue durée sous-marins stratégiques et satellites, et quels yeux, quelles oreilles d'apocalypse ils se font, qui ne peuvent plus guère distinguer un phénomène physique, un vol de sauterelles, une attaque « ennemie » venue d'un point quelconque ? Tout ceci pour rap- peler que le lisse peut lui-même être tracé et occupé par des puissances d'organisation diaboliques ; mais d'abord, indépendamment de tout jugement de valeur, pour montrer qu'il y a deux mouvements non symétriques, l'un qui strie le lisse, mais l'autre qui redonne du lisse à partir du strié. (Et même par rapport à l'espace lisse d'une organisation mondiale, n'y a-t-il pas aussi de nouveaux espaces lisses, ou des espaces troués, qui naissent en guise de parade ? Virilio invoque les débuts d'un habitat souterrain, dans l' « épaisseur minérale », et qui peut avoir des valeurs très diverses).

Revenons à l'opposition simple entre le lisse et le strié, puis- que nous ne sommes pas encore en mesure de considérer les mélanges concrets et dissymétriques. Le lisse et le strié se dis- tinguent en premier lieu par le rapport inverse du point et de la ligne (la ligne entre deux points dans le cas du strié, le point entre deux lignes dans le lisse). En second lieu, par la nature de la ligne (lisse-directionnelle, intervalles ouverts ; striée-dimensionnelle, intervalles fermés). Il y a enfin une troisième différence concernant la surface ou l'espace. Dans l'espace strié on ferme une surface, et on la « répartit » suivant des intervalles déter- minés, d'après des coupures assignées ; dans le lisse, on se « distribue » sur un espace ouvert, d'après des fréquences et le long des parcours (logos et nomos). Mais, si simple qu'elle soit, l'opposition n'est pas facilement situable. On ne peut pas se contenter d'opposer immédiatement le sol lisse de l'éleveur- nomade et la terre striée du cultivateur sédentaire. Il est évident que le paysan, même sédentaire, participe pleinement de l'espace des vents, des qualités sonores et tactiles. Lorsque les Grecs anciens parlent de l'espace ouvert du nomos) non délimité, non partagé, campagne pré-urbaine, flanc de montagne, plateau, steppe, ils ne l'opposent pas à la culture, qui peut au contraire en faire partie, ils l'opposent à la polis) à la cité, à la ville. Lorsque Ibn Khaldoun parle de la Badiya) de la bédouinité, celle-ci comprend aussi bien des cultivateurs que des éleveurs nomades : il l'oppose à l'*Hadara*) c'est-à-dire à la « citadinité ». Certainement cette précision

est importante ; et pourtant elle ne change pas grand-chose. Car, dès les temps les plus anciens, le néolithique et même le paléolithique, c'est la ville qui invente l'agriculture : c'est sous l'action de la ville que l'agriculteur, et son espace strié, se superposent au cultivateur en espace encore lisse (cultivateur transhumant, mi-sédentaire ou déjà sédentaire). Si bien qu'on peut retrouver à ce niveau l'opposition simple qu'on récusait d'abord entre agriculteurs et nomades, entre terre striée et sol lisse : mais en passant par le détour de la ville, en tant que force de striage. Dès lors, ce n'est pas seulement la mer, le désert, la steppe, l'air, qui sont le lieu d'un enjeu du lisse et du strié, c'est la terre elle-même, suivant qu'il y a une culture en espace-nomos, ou une agriculture en espace-cité. Et bien plus : ne faudra-t-il pas dire la même chose de la cité ? A l'inverse de la mer, elle est l'espace strié par excellence ; mais, de même que la mer est l'espace lisse qui se laisse fondamentalement strier, la cité serait la force de striage, qui redonnerait, repratiquerait par-tout de l'espace lisse, sur la terre et dans les autres éléments - hors d'elle-même, mais aussi en elle-même. Voilà que des espaces lisses sortent de la ville, qui ne sont plus seulement ceux de l'organisation mondiale, mais ceux d'une riposte combinant le lisse et le troué, se retournant contre la ville : immenses bidon- villes mouvants, temporaires, de nomades et de troglodytes, résidus de métal et de tissu, patchwork, qui ne sont même plus concernés par les striages de la monnaie, du travail ou de l'habitation. Une misère explosive, que la ville secrète, et qui correspondrait à la formule mathématique de Thom : « un lissage rétroactif ». Force condensée, potentialité d'une riposte ?

Chaque fois donc, l'opposition simple « lisse-strié » nous renvoie à des complications, à des alternances et à des superpositions beaucoup plus difficiles. Mais ces complications confirment d'abord la distinction, justement parce qu'elles mettent en jeu des mouvements dissymétriques. Pour le moment, il faudrait seulement dire qu'il y a deux sortes de voyage, qui se distinguent par le rôle respectif du point, de la ligne et de l'espace. Voyage- Goethe et voyage-Kleist ? Voyage français et voyage anglais (ou américain) ? Voyage-arbre et voyage-rhizome ? Mais rien ne coïncide tout à fait, et aussi tout se mélange, ou passe de l'un à l'autre. C'est que les différences ne sont pas objectives : on peut habiter en strié les déserts, les steppes ou les mers ; on peut habiter en lisse même les villes, être un nomade des villes (par exemple, une promenade de Miller, à Clichy ou à Brooklin, est un parcours nomade en espace lisse, il fait en sorte que la ville dégorge un patchwork, des différentielles de vitesse, des retards et des accélérations, des changements d'orientation, des variations continues... Les beatniks doivent beaucoup à Miller, mais ils changeront encore l'orientation, ils feront un nouvel usage de l'espace hors des villes). Il y a longtemps que Fitzgerald disait : il ne s'agit pas de partir pour les mers du Sud, ce n'est pas cela que détermine le voyage. Il y a non seulement d'étranges voyages en ville, mais des voyages sur place : nous ne pensons pas aux drogués, dont l'expérience est trop ambiguë, mais plutôt aux véritables nomades. C'est à propos de ces nomades qu'on peut dire, comme le suggère Toynbee : ils ne bougent pas. Ils sont nomades à force de ne pas bouger, de ne pas migrer, de tenir un espace lisse qu'ils refusent de quitter, et qu'ils ne quittent que pour conquérir et mourir. Voyage sur place, c'est le nom de toutes les intensités, même si elles se développent aussi en extension. Penser, c'est voyager, et nous avons essayé précédemment de dresser un modèle théo-noologique des espaces lisses et striés. Bref, ce qui distingue les voyages, ce n'est ni la qualité objective des lieux, ni la quantité mesurable du mouvement - ni quel- que chose qui serait seulement dans l'esprit - mais le mode de spatialisation, la manière d'être dans l'espace, d'être à l'espace. Voyager en lisse ou en strié, penser de même... Mais toujours les passages de l'un à l'autre, les transformations de l'un dans l'autre, les renversements. Dans le film *Au fil du temps*, Wenders fait s'entrecroiser et se superposer les parcours de deux personnages, dont l'un mène un voyage encore goethéen, culturel, mémoriel, « éducatif », strié de toutes parts, tandis que l'autre a déjà conquis un espace lisse, fait seulement d'expérimentation et d'amnésie, dans le « désert » allemand. Mais, bizarrement, c'est le premier qui s'ouvre l'espace et opère une sorte de lissage rétroactif, tandis

que des stries viennent se reformer sur le second, refermer son espace. Voyager en lisse, c'est tout un devenir, et encore un devenir difficile, incertain. Il ne s'agit pas de revenir à la navigation pré-astronomique, ni aux anciens nomades. C'est aujourd'hui, et dans les sens les plus divers, que se poursuit l'affrontement du lisse et du strié, les passages, alternances et superpositions.